

A close-up portrait of an elderly Tibetan Buddhist teacher, Dilgo Khyentse, smiling warmly. He has white hair and is wearing a golden-brown robe with a subtle floral pattern. A vibrant red shawl is draped over his left shoulder. The background is a soft-focus, textured wall with some green foliage visible on the right side.

AU CŒUR DE LA COMPASSION

Commentaire des
TRENTE-SEPT STANCES SUR
LA PRATIQUE DES BODHISATTVAS
de Thogmé Zangpo

DILGO KHYENTSE

DILGO KHYENTSE
AU CŒUR DE LA COMPASSION

Commentaire des
TRENTE-SEPT STANCES SUR LA PRATIQUE DES BODHISATTVAS
de Ngultchou Thogmé Zangpo

Le monde ne serait-il pas meilleur si chacun se souciait plus des autres que de soi-même ? L'amour et la compassion dont nous sommes capables peuvent non seulement se cultiver pour devenir plus forts, mais ils peuvent aussi devenir infinis, inconditionnels et parfaits. C'est à cet entraînement du cœur et de l'esprit que l'ermite Gyalsé Thogmé de Ngultchou, qui vécut au Tibet au XIV^e siècle, nous convie dans ses *Trente-Sept Stances sur la pratique des bodhisattvas*. Dans ce poème relativement bref, il parvient à rassembler tous les enseignements du célèbre *Bodhicaryavatara* de Shantideva, œuvre qui, déjà, exposait la quintessence des textes du Grand Véhicule consacrés à l'esprit d'Éveil.

On trouvera ici un commentaire exhaustif des *Trente-Sept Stances* par l'un des plus grands maîtres contemporains du bouddhisme tibétain, Dilgo Khyentsé Rinpoché (1910-1991). À la lumière de sa connaissance et de sa compassion, cet érudit, poète et visionnaire apporte une explication claire et essentiellement pratique de tous les aspects de la pensée et de l'action des bodhisattvas, ces « enfants des Vainqueurs » dont l'existence incarne toutes les vertus de l'altruisme à la fois le plus sage et le plus débridé.



PADMAKARA

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

On trouvera toutes les publications
des Éditions Padmakara
sur le site : www.padmakara.org

© Éditions Padmakara, Le Plantou, 24580 Plazac, France
juin 2008
www.padmakara.org – e-mail : editions@padmakara.org

ISBN 978-2-916915-81-4

Maquette : Lydie Berta



Le bouddha Shakyamuni



Padmasambhava



Ngultchou Thogmé

༡༡། རྒྱལ་སྲས་དདུལ་ཚུ་ཐོགས་མེད་བཟང་པོ་དཔལ་གྱི་གསུང་
ལག་ལེན་སོ་བདུན་མའི་འགྲེལ་པ་སྐབས་ཇེ་
དེལ་མཁྱེན་རྗེ་ཇེ་འཆང་གི་ཞལ་བཤམས་
བདུད་རྩི་འུ་མཚོ་བཞུགས།

པར་ཀུ་འའི་སྐྱ་བསྐྱར་མཁྱེན་ཚོགས་ནས་

སྐྱ་བསྐྱར་དང་པར་བསྐྱན་འགྲེལ་སྤེལ་

ལུས།

Nous remercions la Fondation Tsadra
pour sa participation généreuse
à la réalisation de cet ouvrage.

Au cœur de la compassion

Les
Trente-Sept Stances
sur la pratique des bodhisattvas

de
Gyalsé Thogmé Zangpo

commentées par
Dilgo Khyentsé Rinpoché

Traduit par
le Comité de Traduction Padmakara



PADMAKARA

Introduction des traducteurs

En 1984, Dilgo Khyentsé Rinpoché (1910-1991) donna un enseignement en Dordogne – à Tashi Pelbar Ling, son centre européen – qui portait sur la pratique de la voie du Grand* Véhicule. C'est probablement l'exposé le plus détaillé que l'on ait enregistré de lui sur ce sujet. Il y commentait un texte que les Tibétains tiennent en très haute estime, les *Trente-Sept Stances sur la pratique des bodhisattvas*, composé au XIV^e siècle par Gyalsé Ngultchou Thogmé.

Ce poème profond et concis est bien connu des Tibétains et, au fil des siècles, d'innombrables pratiquants en ont tiré des bienfaits considérables. Très souvent enseignées et commentées par de grands maîtres de toutes les écoles du bouddhisme tibétain, les *Trente-Sept Stances sur la pratique des bodhisattvas* condensent sous une forme facile à mémoriser la quintessence d'une œuvre majeure du Grand Véhicule, le *Bodhicaryavatara*, qui est le chef-d'œuvre de Shantideva.

Le commentaire ici traduit puise à la sagesse et à l'expérience sans égales de Khyentsé Rinpoché, et il s'adresse avant tout aux disciples qui voudraient pratiquer quotidiennement ces instructions. Les explications magistrales qui en sont données révèlent aussi la cohérence et l'homogénéité parfaites des

différents niveaux et aspects des enseignements bouddhistes, dès lors qu'ils sont assimilés et appliqués comme il convient.

En préparant la version anglaise de cet enseignement, Matthieu Ricard a recueilli auprès de Khyentsé Rinpoché d'autres éclaircissements, qui ont été insérés dans les notes. Ce dernier avait également tenu à ajouter quelques citations, dont certaines d'un commentaire très détaillé de *L'Entraînement de l'esprit en sept points*, écrit par son propre maître Shéchèn Gyaltsap Rinpoché.

En avant-propos, on trouvera de larges extraits d'une biographie très inspirante de Ngultchou Thogmé, que l'on doit à l'un de ses disciples, Palden Yéshé. Quand Matthieu Ricard s'enquit du bien-fondé de n'en traduire que des morceaux choisis, Khyentsé Rinpoché répondit avec bienveillance : « Il n'y a rien d'erroné à cela. Tout comme une cuillerée de mélasse permet de connaître la saveur et la douceur d'un pot entier, ces extraits n'agiront pas moins efficacement que l'intégralité de la biographie pour éveiller la foi du lecteur. »

Nous tenons à exprimer notre profonde gratitude à Péma Wangyal Rinpoché sans lequel cet ouvrage n'aurait jamais vu le jour.

Les enseignements oraux de Dilgo Khyentsé Rinpoché et les différents textes présentés ici ont été traduits par le Comité de Traduction Padmakara : du tibétain pour le texte principal, et de l'anglais pour le commentaire, par Kim-Anh Lim et Patrick Carré, qui remercient chaleureusement Christian Bruyat et Gwénola Le Serrec, ainsi que John Canti, Anne Zonzon, Brigitte Souverain et Catherine Saint-Guily pour leurs précieuses relectures et leurs conseils avisés.

Khyentsé Rinpoché a transmis oralement ces précieuses instructions il y a plus de vingt ans, et nous nous réjouissons de pouvoir les offrir aujourd'hui à tous les lecteurs et pratiquants francophones.

Gyalsé Ngultchou Thogmé

1295-1369

C'est au Tsang, dans le Tibet central, et plus précisément à Phuljoug qui se trouve à quelques kilomètres au sud-ouest du monastère de Sakya, que naquit le grand sage Gyalsé Ngultchou Thogmé. Son père Keunchok Pal, « Gloire des Trois* Joyaux », et sa mère Tchakza Boumdreun, « Cent mille lampes de Tchakza », avaient en commun un esprit pur et une foi profonde dans le Dharma*. Sa mère ressentit durant toute sa grossesse une joie immense, et sa compassion allait grandissant. Lorsque l'enfant naquit, ses parents l'appelèrent Keunchok Zangpo, « Bon comme les Trois Joyaux ».

Dès qu'il commença à parler, chacun vit qu'il n'était que compassion. Un jour, assis sur les genoux de sa mère, il se mit à pleurer à chaudes larmes alors qu'un coup de vent entraînait au loin une feuille.

– Pourquoi pleures-tu ? demanda sa mère.

L'enfant montra du doigt la feuille qui s'éloignait et répondit :

– Le vent emporte un animal vers le ciel !

Une autre fois – il savait déjà marcher –, Gyalsé Thogmé sortit, puis rentra quelques minutes plus tard, tout nu, à la grande surprise de sa mère :

– Qu'as-tu fait de tes vêtements ?

– Quelqu'un avait froid dehors.

Sa mère alla voir de qui il s'agissait, et elle découvrit que son fils avait recouvert de ses habits un buisson blanc de givre ; il avait même pris soin de placer quelques pierres sur les pans du manteau pour le lester.

En jouant avec ses amis, Gyalsé Thogmé ne se souciait jamais de gagner ; il était même désolé quand un autre que lui perdait. S'il partait à la recherche de petit bois, il se réjouissait quand ses camarades en trouvaient, dût-il lui-même rentrer les mains vides. Et s'il était le seul à en trouver, il aidait ses compagnons dans leur recherche ou leur donnait son propre bois pour qu'ils ne se fassent pas gronder. Par ailleurs, en guise de jeux, il construisait de petits stoupas ou faisait semblant de recevoir et de transmettre des enseignements.

S'il lui arrivait d'être triste, il retrouvait sa joie dès qu'il tenait quelques pages d'un texte saint entre ses mains. Par contre, si quelqu'un brossait un vêtement au-dessus de livres du Dharma* ou leur manquait de respect de toute autre manière, il en éprouvait instantanément de la peine. Bref, à l'instar de tous les grands sages, Gyalsé Thogmé souffrait plus que les êtres qui souffraient, et sa joie dépassait la leur quand ils étaient heureux.

Il perdit sa mère à trois ans, et son père à cinq ans. Ensuite sa grand-mère l'éleva jusqu'à sa propre mort. Gyalsé Thogmé, alors âgé de neuf ans, fut confié à son oncle maternel Rinchèn Tashi, « Joyau de bon augure », auprès duquel il resta jusqu'à ses quatorze ans. Cet oncle lui apprit à lire et à écrire, et il l'établit aussi sur la voie spirituelle. Gyalsé Thogmé lui en fut toujours reconnaissant.

Un jour, le garçon s'adressa ainsi à son oncle :

– Désormais, tu peux renoncer à tout attachement pour cette vie et te consacrer à la pratique du Dharma. Je mendierai pour te procurer à manger et à boire ; j'honorerai ainsi la bonté que tu as eue pour moi.

L'adolescent tint parole, et, dès lors, l'oncle et le neveu vécutrent comme il avait été dit.

À quatorze ans, ayant compris que les joies du cercle* des existences n'ont guère plus d'attraits qu'une terrifiante fosse de charbons ardents, Gyalsé Thogmé reçut l'ordination simple, et à cette occasion, on lui donna le nom de Zangpo Pal, « Gloire d'être bon ».

L'étude, la réflexion et la méditation comptant parmi les activités qui conviennent aux moines, Gyalsé Thogmé fut instruit dès l'âge de quinze ans par de nombreux maîtres¹ de toutes les écoles. Sa diligence pour l'étude ne faiblissait jamais, et il devint rapidement d'une rare érudition. Il retenait – parfois dès la première écoute – la plupart des textes qu'il étudiait, et il en saisissait le sens profond sans difficulté. Comme il pouvait même répondre en public aux questions de doctrine les plus subtiles, ses maîtres déclarèrent un jour qu'il était un deuxième Asanga². Dès lors, on le connut sous le nom de Thogmé Zangpo, « Bon comme Asanga » ; il n'avait que dix-neuf ans. Sa connaissance des soutras* et des tantras* s'élargissait, et, en méditant, il parvint à l'expérience véritable du sens des enseignements. Sa sincérité, sa motivation et son assiduité étaient telles que, en un mois de retraite, il progressait davantage sur la voie de la réalisation spirituelle que tout autre pratiquant en trois ans.

À l'âge de vingt-neuf ans, il reçut l'ordination complète au monastère d'É. Toute sa vie, il respecta la discipline monastique de façon exemplaire, sans jamais en négliger le moindre précepte. Il évitait même soigneusement de porter du cuir et de la fourrure, conscient des souffrances infligées inévitablement aux animaux pour se les procurer. Il entreprit d'enseigner régulièrement les textes fondamentaux du Grand Véhicule, notamment le *Bodhicaryavatara*³ et *La Connaissance transcendante*⁴, et composa des commentaires⁵ pour expliquer clairement leur

sens profond. On pouvait réellement le comparer à un soleil rayonnant de sagesse et de compassion pour tous les êtres.

Le grand soleil de sa sagesse et de son amour
brillait en répandant
Les chauds rayons des explications,
du débat et de la composition
Qui dissipent les ténèbres de l'ignorance*
En faisant éclore les lotus du jardin des enseignements.

Pendant qu'il étudiait et enseignait ainsi, Gyalsé Thogmé traversa une période de grandes difficultés matérielles. Certains lui suggèrent alors d'apprendre à donner des initiations* et à conduire des rituels pour gagner facilement un peu d'argent. À ces propositions bien intentionnées, mais peu judicieuses, il répondit en composant les *Trente-Sept Stances sur la pratique des bodhisattvas*, un poème qui condense la voie des bodhisattvas*.

Quand il eut trente-deux ans, Gyalsé Thogmé accepta la charge d'abbé du monastère de Tara, qu'il occupa jusqu'à l'âge de quarante et un ans. Mais quand on l'invita avec insistance à occuper le même siège au monastère d'É, il refusa en disant qu'il fallait trouver un candidat meilleur que lui, et il recommanda le fameux Khenpo Wanglo. Ce dernier fut intronisé à la grande satisfaction de tous.

La bonté de Gyalsé Thogmé, ses paroles douces, son comportement irréprochable – toujours en parfaite harmonie avec ce qu'il enseignait –, sa capacité d'adapter ses instructions à la nature et aux aptitudes de chacun attirèrent à lui, tout au long de sa vie, d'innombrables êtres.

Accueille-les en levant l'étendard de la générosité,
Séduis-les par de douces paroles,
Inspire-leur confiance par des actes harmonieux,
Accorde-toi à ce qu'ils sont
et offre-leur de parfaits conseils.

Sa générosité était illimitée comme la décrit *L'Ornement des soutras du Grand Véhicule* :

Il n'est rien qu'un bodhisattva ne puisse donner :
Ses biens, son corps – tout.

Gyalsé Thogmé donnait ainsi sans réserve depuis sa plus tendre enfance. Il offrait tout ce qu'il possédait à ses amis et aux pauvres sans se soucier de son propre dénuement. À ceux qui essayaient affectueusement de le contenir en lui expliquant que lui-même n'aurait plus de quoi vivre, il répondait :

– Je ne vais pas mourir de faim, et si cela devait m'arriver, peu importe.

Un jour qu'un disciple lui rendait visite, Gyalsé Thogmé, ne disposant de rien d'autre, lui offrit un précieux stoupa. Aussitôt, un autre disciple qui ne supportait pas de voir son maître se séparer d'un objet aussi sacré racheta le stoupa et le rendit à Gyalsé Thogmé. Mais ce dernier l'offrit de nouveau, et cela se reproduisit plusieurs fois.

Depuis son plus jeune âge, il avait tranché les liens du désir et de l'attachement. Sa bonté était merveilleuse.

Alors que la famine sévissait à Ngultchou, on lui offrit de la farine d'orge, et il ne tarda pas à en donner un plein bol à tous les mendiants qui se présentaient. Mais ceux-ci revinrent si souvent que Gyalsé Thogmé n'eut lui-même pratiquement plus rien à manger. Voyant cela, l'un des mendiants en vint à réprimander les autres :

– Ne voyez-vous pas qu'il ne reste à Gyalsé Thogmé pas plus d'une tasse de farine ? Trouvez-vous juste de continuer à lui demander l'aumône ?

Un jour, Gyalsé Thogmé offrit à un nécessiteux un sous-vêtement en laine fine du Tibet central. L'année suivante, le même homme se présenta, et il lui offrit cette fois une houpelande neuve en laine. Le mendiant était ravi, mais Gyalsé

Thogmé, estimant qu'il aurait pu lui donner quelque chose de mieux encore, se reprocha de ne pas l'avoir fait. Il lui tendit alors son propre manteau long. Pétrifié, l'homme n'osa le prendre.

Lorsqu'on lui fit remarquer que sa générosité excessive, qui permettrait aux autres de tout lui prendre, n'était peut-être pas réellement bénéfique, Gyalsé Thogmé répondit en toute modestie :

– Je suis vraiment heureux quand quelqu'un utilise mes biens comme il l'entend. Le seigneur du Dharma Jamsar a dit : « Je n'ai nullement le sentiment d'être le propriétaire de ce que l'on appelle mes biens ; on peut donc difficilement qualifier de voleur celui qui les emporte. » Le grand maître cachemirien Shakya Shri⁶, ainsi que le seigneur Götsangpa⁷ et d'autres sages, avaient fait vœu de ne jamais rien posséder. Mesurer ma générosité à la leur, voilà qui reviendrait à comparer le trotinement du renard au bond du tigre. Néanmoins, je m'efforce d'imiter ces maîtres. Ainsi, celui qui se sert de mes biens ou les emporte, loin d'être souillé par le vol, améliore vraiment son bien-être.

De nombreux mendiants vivaient alentour, et tous s'accordaient à dire que Gyalsé Thogmé leur parlait avec douceur et ne leur adressait jamais le moindre reproche. Ce dernier disait lui-même à l'occasion qu'il était incapable d'une parole dure. Ses propos tenaient aussi toujours compte de la nature d'autrui, si bien qu'il vint un temps où l'on put tous les considérer comme des instructions spirituelles.

Lorsque des troubles éclatèrent à Sakya, Jamyang Deunyeu Gyalsèn et son frère⁸ durent s'enfuir vers l'est en pénétrant plus avant dans le Tibet central.

Lama Rinyéwa confia à Gyalsé Thogmé :

– Lors de ces fâcheux événements, j'ai plus ou moins réussi à maîtriser mon esprit en appliquant les antidotes appropriés, mais combien de pensées d'attachement et de colère n'ai-je pas eues ! Cela vous arrive-t-il aussi ?

– Toutes les joies et les souffrances de ce monde, répondit

Gyalsé Thogmé, ne sont que des perceptions au sein de l'esprit, et elles résultent de notre karma*. Dans la mesure où je comprends un peu qu'en vérité relative tout est comparable à une illusion magique et que la vérité absolue transcende les constructions mentales, je n'éprouve aucun sentiment d'attachement ou de haine.

De quarante-deux à soixante-cinq ans, Gyalsé Thogmé se retira dans l'ermitage de Ngultchou où il se consacra entièrement à la pratique spirituelle. Son corps, sa parole et son esprit manifestaient tous les aspects de la perfection. Il choisit jusqu'à la fin de sa vie de ne pas s'allonger mais de rester assis nuit et jour, le dos droit et les jambes croisées. Sa santé ne s'en trouva nullement affectée, et son visage conserva sa jeunesse et son éclat.

Sa réalisation intérieure se dévoila à plusieurs occasions sous la forme de prophéties et de faits miraculeux. Un jour, il partit avec quelques compagnons rendre visite au maître Seunam Drakpa⁹. Leur route traversait un lieu aride du nom de Shangda.

- Mangeons ici, proposa Gyalsé Thogmé.
- Mais il n'y a pas d'eau ! objectèrent ses compagnons.
- Allez chercher du bois sec, et je m'occuperai de l'eau.

Ils s'exécutèrent et découvrirent à leur retour que Gyalsé Thogmé avait creusé dans le sable une dépression qui s'était remplie d'eau. Le repas terminé, l'eau était toujours là, mais il n'en resta plus trace peu de temps après.

Alors qu'il donnait une initiation d'Amitayus – le bouddha* de longévité –, le visage de Gyalsé Thogmé apparut à certains d'un blanc aussi éblouissant qu'un pic enneigé ; il fut rouge orangé quand il invoqua les bénédictions, et rouge sombre quand il chassa les forces créatrices d'obstacles¹⁰. À ce stade, l'expression de Gyalsé Thogmé était courroucée et ses cheveux se dressaient sur sa tête. Une autre fois, de fervents disciples purent le voir sous les traits du bouddha de la compassion, Avalokiteshvara*, dans sa forme à onze visages.

Un jour, alors qu'une armée du Tibet central menaçait Ngultchou, Gyalsé Thogmé pressa les habitants de fuir. Ces derniers refusèrent. En effet, lors d'une précédente attaque, leur propre armée l'avait emporté et rien de fâcheux n'était arrivé. Pourquoi donc s'inquiéter ?

Gyalsé Thogmé insista :

– Cette fois, pourtant, vous devez partir !

Nul ne bougea. Lorsque l'armée du Tibet central envahit Ngultchou, la population, terrifiée, se réfugia auprès de Gyalsé Thogmé.

De même que jadis les cinq *rakshasas** perdirent la faculté de nuire dès qu'ils furent sur les terres du roi Force d'Amour¹¹, dès que les cruels soldats de l'armée centrale, brandissant épées et lances ensanglantées, posèrent les yeux sur le Seigneur du Dharma, leur colère s'apaisa et la foi les submergea. Ils se prosternèrent devant Gyalsé Thogmé et lui demandèrent des cordons de bénédictions. Ils désiraient aussi être bénis, mais n'osaient approcher :

– Nous sommes des êtres malfaisants, lui dirent-ils, nous pourrions vous souiller.

– Je m'en arrangerai, répondit Gyalsé Thogmé, et il les bénit.

Certains soldats, ne pouvant retenir leurs larmes, sanglotèrent le cœur plein de regret et se confessèrent. Toute l'assistance fut gagnée par une foi intense dans la clairvoyance et le pouvoir des bénédictions de leur protecteur.

Gyalsé Thogmé pouvait spontanément prendre sur lui la maladie d'un autre. Cela se produisit à plusieurs reprises, en particulier quand Bouteun Rinpoché et Khenchèn Tchangtsé¹² tombèrent malades. Gyalsé Thogmé eut aussi d'innombrables visions de déités : Avalokiteshvara, Tara, ainsi que maints autres bouddhas et bodhisattvas desquels il reçut des enseignements. On dit aussi que la représentation de Khasarpani¹³ à Nésar, et, à Tchageu Shong, celle d'Avalokiteshvara à onze visages, lui

transmirent des enseignements. Gyalsé Thogmé conversa avec cette dernière comme avec une personne vivante.

Gyalsé Thogmé s'imprégnait de compassion nuit et jour. On aurait pu croire qu'il perdait parfois connaissance, mais il se rendait en vision dans des champs de bouddha pour faire des offrandes aux Éveillés et pour aider une infinité d'êtres. S'il pouvait guider spontanément ces derniers vers la réalisation, c'est parce que lui-même était spirituellement accompli. Il suffisait de le voir pour être gagné par la foi, le renoncement, l'amour et la compassion, et pour cultiver l'esprit d'Éveil* – le souhait de mener tous les êtres à la bouddhité. Cet effet était encore plus vaste et plus profond sur ceux qui restaient longtemps à ses côtés.

L'amour que Gyalsé Thogmé vouait aux êtres était si grand qu'il n'hésitait pas à affronter les souffrances physiques ou à risquer sa vie pour leur rendre un service, même modeste.

C'est ainsi qu'il n'avait que seize ans lorsqu'un ancien bienfaiteur lui confia une importante mission, pour laquelle il devait se rendre le jour même à Sakya et revenir le lendemain. Le jeune Thogmé se mit donc en route, mais, à mi-chemin, il rencontra dans une plaine désertique une chienne qui s'apprêtait à dévorer ses petits tant elle mourait de faim. Inspiré par une grande pitié et soucieux de lui porter secours, il décida de retourner au monastère d'É pour l'y déposer avec ses petits. Il marcherait ensuite toute la nuit pour rattraper le temps perdu. Le voyage avec les chiens sur le dos fut éprouvant. Malgré tout, Gyalsé Thogmé arriva à É où il installa les animaux, mais juste avant de repartir, il pensa qu'il ferait bien de boire quelques gorgées d'eau. C'est alors qu'il rencontra son bienfaiteur. Celui-ci, étonné de le voir là, l'interpella :

– Hé! N'étais-tu pas parti ?

Thogmé lui raconta l'histoire, et l'homme se fâcha :

– L'affaire en jeu est grave, et voilà où tu en es avec ta grande compassion!

Thogmé fut si vertement tancé qu'il repartit sur-le-champ sans oser boire. Il marcha toute la nuit, fit tôt le matin sa course à Sakya, et s'en revint à É où il arriva épuisé, peu avant la tombée de la nuit.

Son bienfaiteur, stupéfait par cet exploit, lui demanda de l'excuser pour ses remontrances. Il ajouta que le jeune homme avait accompli là quelque chose de proprement extraordinaire.

Une autre fois, tandis que tous les moines d'É étaient partis pour Tcheubar, Gyalsé Thogmé – qui avait alors vingt ans – aperçut près de la grande porte du monastère une femme infirme qui pleurait. Quand il lui demanda la raison de son chagrin, elle lui expliqua que c'était à cause du départ des moines: elle se trouvait abandonnée, sans plus personne pour lui faire l'aumône. Gyalsé Thogmé la rassura, et il promit de revenir la chercher.

Le jeune homme monta ses propres effets à Tcheubar, puis après une brève halte, s'en repartit muni d'une corde. De loin, ses amis l'interpellèrent en lui demandant où il allait. Gyalsé Thogmé leur expliqua qu'il retournait chercher l'infirme, mais personne ne le crut.

De retour à É, il comprit qu'il ne pourrait se charger à la fois de la femme et des bagages de celle-ci. Alors il porta alternativement sur une certaine distance ses vêtements et son tapis, puis la femme elle-même, et il réussit de la sorte à rejoindre Tcheubar. Les amis de Gyalsé Thogmé ne cachèrent rien de leur stupéfaction. Ils lui expliquèrent qu'ils l'avaient cru parti chercher du bois et déclarèrent que ce qu'il avait accompli était vraiment merveilleux.

Cette fois, il avait trente ans. À sa porte, un indigent malade et infesté de poux avait pris ses quartiers. Gyalsé Thogmé lui apportait nuitamment ce qu'il avait de nourriture et de boisson

pour ne pas faire étalage de sa générosité, mais voilà qu'un soir le mendiant avait disparu. Après l'avoir cherché toute la nuit, il le retrouva à l'aube. Quand il demanda au mendiant ce qui l'avait fait partir, celui-ci répondit :

– Certaines personnes m'ont dit que j'étais si répugnant qu'elles ne supportaient pas de me voir quand elles devaient passer à côté de moi, et elles m'ont chassé.

À ce récit, Gyalsé Thogmé, submergé de compassion, fondit en larmes. Cette nuit-là, il amena le mendiant dans sa propre chambre, le combla de nourriture et de boisson et lui passa ses robes en se vêtant lui-même des loques du mendiant. En peu de temps, à force de laisser les poux se nourrir de son sang, Gyalsé Thogmé parut affecté par la lèpre ou quelque autre maladie grave. Il s'affaiblissait et dépérissait tant qu'il cessa d'enseigner. S'inquiétant de le savoir aussi malade, ses amis et ses disciples lui rendirent visite. Ils comprirent vite la situation. Certains le réprimandèrent : « Comment se fait-il que vous ne vous comportiez plus en bon pratiquant ? » D'autres citèrent les textes : « Si ta compassion n'est pas parfaitement pure, n'offre pas ton corps. » Quelques-uns encore le supplièrent : « Pour votre bien et pour le nôtre, cessez, et débarrassez-vous de ces poux ! »

– J'ai vécu depuis des temps sans commencement un grand nombre d'existences humaines, leur répondit-il, mais toutes furent vaines. À présent je fais enfin quelque chose d'utile. Aussi je n'enlèverai pas ces poux, dussé-je en mourir aujourd'hui même.

Gyalsé Thogmé continua à nourrir les poux pendant dix-sept jours, et il n'en fut délivré que lorsqu'ils moururent les uns après les autres de mort naturelle. Il récita alors en abondance des mantras et des dharanis¹⁴ pour le bien des insectes morts, puis il en fit des *tsatsas*¹⁵. Chacun s'émerveilla de l'esprit pur et de la bonté de Gyalsé Thogmé, et partout on l'appela Gyalsé Tchènpo, « Grand bodhisattva ». Il composa cette prière, en parfait écho à sa pensée :

Que celui qui nuit à mon corps et à ma vie
Jouisse d'une longue existence
dépourvue de maladie et d'ennemi,
Et qu'après avoir surmonté tous les obstacles sur la voie,
Il atteigne promptement le corps* absolu
qui transcende la naissance et la mort.

Alors qu'il rentrait de Sakya où il avait reçu des enseignements du Seigneur du Dharma Seunam Gyaltsèn¹⁶, Gyalsé Thogmé fut attaqué par des bandits. Arrivé à Ngultchou, il récita de nombreuses prières qu'il adressa au Bouddha de médecine, à Tara et à d'autres déités, puis il fit des offrandes à la Sangha* et accomplit diverses actions vertueuses qu'il dédia aux voleurs. Il raconta que l'un des bandits avait un air particulièrement féroce et qu'en se rappelant son visage, il ressentait une pitié et une compassion infinies.

Les exemples qui illustrent la bonté de Gyalsé Thogmé sont innombrables. Ainsi, pendant qu'il enseignait à Seryig, il fut grandement dérangé par les ennuis que causait un certain Bulwa. Il était rentré depuis la veille à Ngultchou quand son intendant lui annonça l'arrivée de Bulwa. La première pensée de Gyalsé Thogmé fut : « J'aurais préféré qu'il ne vienne pas ! », mais il se ravisa aussitôt : « Chaque jour je promets de rendre le bien pour le mal, alors pourquoi la présence de Bulwa me contrarierait-elle ? Qu'il reste avec moi jusqu'à la fin de ses jours, je le laisserai faire ce qu'il veut ! »

Dès que Gyalsé Thogmé sortit de sa retraite, il reçut la visite de Bulwa qui lui confessa ses fautes et fit vœu de n'agir dorénavant qu'en accord avec le Dharma. Néanmoins, ses exigences absurdes et incessantes pesaient sur chacun comme un fardeau, et on alla dire à Gyalsé Thogmé qu'il était préférable que l'importun s'en aille.

– Bulwa va faire des progrès, répondit Gyalsé Thogmé, et ce qu'il fait m'est utile.

Il laissa donc toute liberté à Bulwa et l'aïda de mille manières.

Il lui enseigna tout ce qu'il pouvait comprendre, et pourvut à ses besoins.

Il apportait le bonheur à qui établissait un lien avec lui, même à ceux qui lui causaient du tort.

Quand il interrompait quelques jours sa retraite pour enseigner à ses nombreux visiteurs les pratiques de *l'entraînement de l'esprit** et de la bodhicitta, il était fréquent qu'apparaissent des arcs-en-ciel, des pluies de fleurs et d'autres signes merveilleux qui emplissaient de joie et de dévotion ceux qui les voyaient.

À soixante-sept ans, il décida d'honorer la statue la plus précieuse du Jowo, le Bouddha couronné, à Lhassa¹⁷. À cette occasion, il se rendit aussi à Phagmo Drou¹⁸, à Samyé, à Goungthang et dans bien d'autres lieux en enseignant, chemin faisant, la compassion. On dit que depuis la venue au Tibet du seigneur Atisha*, personne n'avait dispensé autant de bienfaits aux êtres. Il suffisait de contempler son visage pour être submergé par la foi et l'urgence irrépressible de se libérer du cercle des existences.

Dix mois plus tard, Gyalsé Thogmé, de retour à Ngultchou, fut informé de la maladie de Bouteun Rinpoché¹⁹; il partit le rejoindre au monastère de Shalou. La santé de Bouteun Rinpoché s'améliora dès que Gyalsé Thogmé lui offrit des prières et des cérémonies de longévité. Chacun s'accorda à dire qu'il avait pris sur lui la maladie de Bouteun Rinpoché.

Gyalsé Thogmé demeura ensuite à Ngultchou dans une stricte retraite jusqu'à son décès, neuf mois plus tard. Durant cette période, il sortit cependant tous les trois mois pour donner des enseignements sur *l'entraînement de l'esprit* et sur la bodhicitta* aux milliers de personnes venues de tout le pays pour le voir. La plupart d'entre elles renoncèrent aux préoccupations de cette vie et, s'adonnant à la pratique du Dharma, réalisèrent la vacuité* et la compassion.

La compassion de Gyalsé Thogmé était telle qu'elle aidait

et transformait aussi bien les animaux que les êtres humains. Ainsi, des ennemis naturels comme les loups et les moutons – ou les daims – oubliaient les uns leur férocité et les autres leur peur pour jouer paisiblement ensemble auprès de Gyalsé Thogmé et écouter avec respect ses enseignements.

Une fois, un ermite qui méditait sur les canaux et les énergies²⁰ internes rencontra des obstacles qui lui firent perdre l'esprit. Il se mit à courir nu jusqu'à ce qu'une chèvre sauvage tournât autour de lui et menaçât de l'encorner. Face au danger, l'ermite recouvra la raison et comprit ce qui lui était arrivé. Quand on raconta cet incident à Gyalsé Thogmé, celui-ci dit d'un ton amusé que cet animal était très expert à dissiper les obstacles des grands méditants. La chèvre manifesta des signes d'affliction quand Gyalsé Thogmé tomba malade, et trois jours son décès, elle sauta en contrebas de l'ermitage et mourut.

Quiconque se trouvait aux côtés de Gyalsé Thogmé pouvait se croire sur le mont Potala, le champ* de bouddha d'Avalokiteshvara. De grands maîtres, tel Khenpo Wanglo, disaient de lui : « C'est le Bouddha sous une forme humaine », et ils se prosternaient en direction de sa retraite.

La sérénité, la maîtrise de soi et la bonté de Gyalsé Thogmé étaient si grandes que, en sa présence, on renonçait naturellement aux choses de ce monde.

Puis vinrent les derniers mois de sa vie :

Après avoir aidé ceux qui pouvaient l'être
 À dissiper leur croyance à la permanence des choses,
 Et pour le bien des êtres
 dans d'autres champs de bouddha,
 Il montra les signes de la mort,
 bien qu'il fût au-delà de tout changement.

Gyalsé Thogmé manifesta d'abord des signes de maladie pour encourager ses disciples à la diligence – en leur inspirant de la tristesse – et pour leur enseigner à utiliser la maladie sur

la voie spirituelle. Après avoir expliqué qu'aucun traitement ne serait efficace, il accepta, pour apaiser son entourage, de prendre quelques médicaments et permit que l'on fasse des prières et des cérémonies à son intention. Khenchèn Tchangtsé et le Seigneur du Dharma Nicheun organisèrent une cérémonie pour l'implorer de rester en ce monde. La santé de Gyalsé Thogmé s'améliora. Tous accumulèrent alors des mérites*, car ils ressentirent une grande joie et qu'il est aussi méritoire de se réjouir sincèrement d'un acte bénéfique que de l'accomplir, mais peu après la maladie réapparut.

Comme on lui demandait s'il y avait moyen de prolonger sa vie, il répondit :

– Si ma maladie est bénéfique aux êtres, puisse la maladie m'échoir comme une bénédiction ! Si ma mort est bénéfique aux êtres, puisse la mort m'échoir comme une bénédiction ! Si ma santé est bénéfique aux êtres, puisse la santé m'échoir comme une bénédiction ! Telle est ma prière aux Trois Joyaux. Je suis heureux, car j'ai la profonde conviction que tout ce qui advient est la bénédiction des Trois Joyaux. Ainsi, j'emporterai sur la voie tout ce qui arrive sans essayer d'y rien changer.

De proches disciples supplièrent Gyalsé Thogmé de réfléchir à un traitement ou à toute autre chose qu'ils pourraient accomplir pour l'aider, mais il répondit :

– J'ai atteint la limite de mes années, et ma maladie est grave. Les soins des docteurs les plus habiles et des médicaments pareils à l'ambrosie n'auraient pas d'effet.

Il ajouta :

Si ce corps illusoire que je crois mien est malade,
 eh bien, qu'il soit malade !
 Cette maladie me permet d'épuiser
 Le mauvais karma de mes actes passés,
 Et les activités spirituelles que je pourrai alors accomplir
 M'aideront à purifier les deux voiles²¹.
 Bien portant, je suis heureux,

Car, avec un corps et un esprit sains,
Je peux approfondir ma pratique spirituelle
Et donner tout son sens à cette existence humaine
En tournant mon corps, ma parole
et mon esprit vers le bien.

Pauvre, et par là sans bien à protéger,
Je suis heureux,
Tant il est vrai que les querelles et l'animosité
Jaillissent des graines de la cupidité et de l'attachement.

Riche, je suis heureux,
Car mes biens me permettent d'accomplir
encore plus d'actes positifs,
Ces actes positifs d'où résultent
Les bonheurs temporaire et ultime.

Si je meurs bientôt, c'est parfait,
Car, soutenu par mes quelques mérites,
J'ai bon espoir d'entrer dans la voie sans erreur
Avant qu'un obstacle ne se présente.

Si ma vie est longue, je suis heureux :
Inséparable de la chaude et bienfaisante pluie
des instructions spirituelles,
Je peux faire longtemps mûrir en moi
La moisson des expériences intérieures.
Aussi, quoi qu'il arrive, je suis heureux.

Et il poursuit :

– Telles sont les instructions essentielles que j'enseigne, et je dois moi-même les pratiquer. Ainsi qu'il est dit : « Dépourvue d'existence réelle, ce qu'on nomme maladie apparaît dans le déploiement des phénomènes illusoire comme la conséquence inéluctable de nos actes négatifs. La maladie est un maître qui révèle la nature du cercle des existences et nous montre que les phénomènes, aussi manifestes soient-ils, n'ont guère plus de réalité qu'une illusion. La maladie nous offre un support pour

cultiver la patience – relativement à notre propre souffrance – et la compassion – à l’endroit de la souffrance d’autrui. C’est en de pareilles circonstances que notre pratique spirituelle est mise à l’épreuve.» Si je meurs, je serai soulagé des douleurs du mal qui me ronge. Je ne me connais pas de tâche inachevée, mais surtout je mesure combien il est rare que la mort vienne en parfaite conclusion à la pratique spirituelle. Voilà pourquoi je n’espère aucun remède. Mais vous aurez le temps de terminer vos cérémonies avant mon décès.

À ces mots, les disciples déclarèrent que les cérémonies dureraient trois ans. Gyalsé Thogmé répondit simplement :

– Si cela vous est utile, je supporterai trois ans de douleur. Mais sinon, à quoi bon vivre si longtemps ?

Ses disciples le supplièrent :

– Nous vous prions de demeurer plus longtemps parmi nous. Nous n’aspérons qu’à contempler votre visage et à entendre votre voix !

– La louche privée d’un chaudron dans lequel puiser ne peut rien servir. Pourtant, bien que je n’aie aucune qualité, la compassion des Trois Joyaux et la foi que les êtres ont eue en moi m’ont permis d’aider certains d’entre eux. J’espère que même après ma mort, le bien que je pourrai leur apporter ne diminuera pas.

De nouveau, les disciples insistèrent :

– Même si vous poursuivez votre activité en apportant vos immenses bienfaits dans d’autres champs de bouddha, nous serons nous-mêmes privés de notre protecteur ; c’est pourquoi nous vous supplions de rester plus longtemps !

– Si je n’ai aucun pouvoir d’aider, il est inutile que je reste longtemps parmi vous. Mon souhait est de libérer tous les êtres : comment oserais-je abandonner ceux qui comptent sur moi ? Mais comme l’ordonnance ne peut guérir à elle seule le malade, si vous ne priez pas avec ferveur les Vainqueurs, et si vous ne pratiquez pas leurs enseignements, il sera difficile pour

eux de vous protéger, et à plus forte raison pour moi. Pratiquez donc comme il convient l'ensemble des instructions que vous avez reçues et, comme moi, vous pourrez aider les êtres. Alors, ne souffrez pas à l'idée de notre séparation, car même si nous nous quittons, vous pouvez vous fier aux Trois Joyaux et leur adresser vos prières : y a-t-il un refuge qui puisse les surpasser ?

Lorsque de proches disciples lui demandèrent d'accorder une dernière audience aux nombreuses personnes qui s'étaient rassemblées alentour, Gyalsé Thogmé refusa, expliquant que son visage émacié, son corps malade et sa voix cassée ne feraient qu'accroître leur chagrin. Ensuite, il donna d'ultimes conseils qu'il conclut par ces mots :

Respecter les trois vœux*,
Abandonner l'attachement et la croyance à l'existence réelle
des choses,
Et aider les êtres en actes, en paroles et en pensées,
Voilà qui constitue la pratique véritablement excellente.

Comme on lui demandait dans quel champ de bouddha il se rendrait dans sa prochaine vie, Gyalsé Thogmé répondit :

– J'irais avec joie dans les enfers si je pouvais y aider les êtres, et je n'aspire à aucun champ de bouddha si cela ne sert à personne²². Mais je n'ai pas le pouvoir de choisir où j'irai. Aussi, je prie avec ferveur les Trois Joyaux pour renaître comme quelqu'un qui aidera les autres. C'est mon unique souhait.

Le huitième jour du dixième mois, à l'aube, Gyalsé Thogmé demanda à ses disciples de l'aider à se redresser et à s'asseoir dans la direction opposée à celle où il se trouvait. Cela fait, il joignit les mains devant son cœur et pria respectueusement. Puis il pleura longtemps. Quand ses disciples lui demandèrent la raison de tout cela, il répondit qu'il avait eu une vision. Ses disciples voulant en savoir davantage, il raconta :

– Tara* m'est apparue et elle faisait face au sud. Aussi ai-je pensé qu'il serait inconvenant de la prier en lui présentant

mon dos; voilà pourquoi je vous ai demandé de m'aider à me tourner. Puis, j'ai pensé à la souffrance des êtres, et celle-ci m'a submergé; voilà pourquoi j'ai tant pleuré.

Deux jours plus tard, il dit d'un ton joyeux :

– Aujourd'hui, j'ai pu rendre un grand service au Pandit du Cachemire. Il en a été extrêmement satisfait.

– Où est-il à présent? demandèrent les disciples.

– Dans le champ de bouddha de Tushita.

Gyalsé Thogmé eut d'innombrables visions et rêves de bon augure, et il préserva toujours la perception pure qu'il avait de son environnement en le considérant comme un champ de bouddha. Il était clair également qu'il avait tout pouvoir sur sa vie. Un jour, alors que son pouls avait presque disparu, il annonça qu'il ne partirait pas immédiatement. Et en effet, il vécut trois mois de plus.

Une autre fois, alors que tout le monde se réjouissait parce que son pouls battait mieux que jamais, il dit :

– Mon pouls est un habile bavard, comme ma langue, mais cette fois-ci je ne resterai pas.

Il quitta ce monde deux jours plus tard.

Le dix-neuf de ce mois-là, alors que le jour pointait, il demanda à ses disciples de l'aider à se redresser légèrement.

– Je me sens très bien ainsi, dit-il, ne me faites plus du tout bouger!

Il resta assis dans la posture du lotus jusqu'au lendemain soir, l'esprit parfaitement focalisé dans l'équanimité. C'est dans cet état qu'il atteignit la félicité.

Pendant ce temps, ses disciples eurent des visions et des expériences diverses. Certains virent une foule d'êtres célestes inviter Gyalsé Thogmé en Akanishtha, le champ de bouddha [de Vairocana]; pour d'autres c'étaient des dakas* et des dakinis* qui le conviaient à rejoindre le royaume de la Félicité – la terre

d'Amitabha* – ou celui d'Arya Tara, le champ de Déploiement turquoise.

Entre le moment où sa vie prit fin et celui où l'on ouvrit le stoupa de crémation pour rassembler ses reliques, la terre trembla²³, des arcs-en-ciel apparurent, une fine pluie de fleurs tomba d'un ciel parfaitement dégagé et des sons résonnèrent dans l'espace. Alors que la vie quittait Gyalsé Thogmé, les humains et les animaux manifestèrent des signes de désespoir, et la terre pleura : les fleurs fanèrent, les sources s'asséchèrent et la campagne perdit sa splendeur naturelle.

Neuf jours après son décès, un grand nombre de maîtres spirituels arrivèrent de tout le pays pour procéder aux cérémonies. Celles-ci durèrent sept jours, puis on ouvrit le stoupa de crémation pour recueillir les reliques.

Selon leur karma, les disciples trouvèrent des reliques de différentes formes : pour certains, elles étaient semblables à des pilules précieuses, pour d'autres, c'étaient de minuscules spirales s'enroulant vers la droite, et pour d'autres encore, c'étaient des fragments d'os révélant la forme de déités. Les disciples les ramenèrent chez eux et les enchâssèrent dans des statues ou des reliquaires précieux pour en faire le support de leurs offrandes et de leur vénération.

Ces lignes sont extraites de la biographie²⁴ de Gyalsé Thogmé écrite par « l'apathique Palden Yéshé dans l'ermitage de montagne de Pangkhen Ganden. »

Dilgo Khyentsé Rinpoché

1910-1991

Dilgo Khyentsé Rinpoché appartient à la génération des derniers grands maîtres formés et entraînés au Tibet. Respecté comme l'une des principales figures de la tradition nyingma*, ce détenteur extraordinaire de la lignée de pratique médita vingt-deux ans en retraite pour recueillir le fruit des nombreux enseignements qu'il avait reçus.

Il laissa une œuvre féconde: des poèmes, des textes de méditation et des commentaires, et il révéla des trésors* spirituels, ces profonds enseignements cachés par Padmasambhava. Khyentsé Rinpoché était révééré comme l'un des principaux détenteurs des instructions cruciales de la lignée de la Grande Perfection* (tib. *rdzogs chen*), mais il détenait aussi d'autres lignées, très nombreuses, qu'il chercha, reçut et enseigna tout au long de sa vie. Il fut, parmi ceux de sa génération, le représentant parfait du mouvement non sectaire (tib. *ris med*), transmettant avec une remarquable aptitude les enseignements de chaque lignée dans le respect des différentes traditions. En vérité, il est peu de grands maîtres encore vivants qui n'aient reçu ses enseignements et ne le vénèrent, à l'instar du Dalai-lama, comme l'un de leurs guides principaux.

Érudit, sage, poète, maître pour les maîtres, Khyentsé Rinpoché ne cessa jamais d'impressionner ceux qui le rencontraient,

tant par sa présence monumentale que par sa simplicité, sa noblesse et son humour.

Descendant de la lignée du roi Thrisong Détsen (IX^e siècle), Khyentsé Rinpoché naquit en 1910 dans la vallée de Denkhok, au Tibet oriental. Il était encore dans le sein de sa mère quand l'illustre Mipham²⁵ Rinpoché le reconnut comme une réincarnation exceptionnelle. Plus tard, ce dernier donna à l'enfant le nom de Tashi Paldjor et lui accorda une bénédiction et une initiation particulières de Mañjushri.

Encore petit garçon, Khyentsé Rinpoché manifestait déjà le profond désir de se consacrer entièrement à la vie spirituelle, mais son père, ministre du roi de Dergué, nourrissait pour lui d'autres espoirs. Il avait vu ses deux fils aînés quitter le foyer familial pour la vie monastique – l'un parce qu'il avait été reconnu comme la réincarnation d'un maître et l'autre parce qu'il se destinait à la médecine – et il comptait bien que le plus jeune de ses fils prenne sa relève. Il ne pouvait admettre que son fils cadet fût, lui aussi, comme l'avaient révélé plusieurs maîtres, un lama réincarné (*tulkou*).

À dix ans, Khyentsé Rinpoché se brûla gravement et dut rester alité près d'un an. De grands sages prédirent qu'il ne vivrait pas longtemps si on ne le laissait pas embrasser la vie spirituelle. Son père, cédant finalement aux supplications générales, accepta que le jeune garçon agisse selon ses vœux et ses aspirations, et accomplisse son destin.

Khyentsé Rinpoché, âgé de onze ans, entra à Shéchèn, l'un des six grands monastères nyingmapas, dans le Kham au Tibet oriental. Son maître principal, Shéchèn Gyaltsap, l'intronisa comme la réincarnation de l'esprit de sagesse du premier Khyentsé Rinpoché (Jamyang Khyentsé Wangpo, 1820-1892), lequel, avec le premier Jamgön Kongtrul, lança le mouvement non sectaire, ou *rimé* (tib. *ris med*), qui fut à l'origine d'une renaissance du bouddhisme au Tibet. Les maîtres de toutes les écoles du bouddhisme tibétain sont encore de nos jours inspirés par ce mouvement.

Khyen-tsé signifie «sagesse et amour». Les Khyentsé sont les réincarnations de personnages essentiels dans l'histoire du bouddhisme au Tibet: le roi Thrisong Détsen et Vimalamitra* qui, avec Gourou Rinpoché*, introduisirent au IX^e siècle le bouddhisme tantrique; Gampopa*, disciple de Milarépa* et fondateur de la tradition kagyu*; et Jigmé Lingpa*, qui révéla au XVIII^e siècle le *Longchen nyingthig*, *L'Essence du cœur de l'immensité*.

À Shéchèn, Khyentsé Rinpoché passa le plus clair de son temps dans un ermitage qui dominait le monastère. Il étudiait et méditait avec son maître principal, Shéchèn Gyaltsap, qui, durant cette période, lui donna l'ensemble des initiations et des instructions essentielles de la tradition nyingma. Khyentsé Rinpoché reçut les enseignements détaillés et les transmissions de plus de cinquante maîtres, notamment du célèbre disciple de Patrul Rinpoché*, Khenpo Shenga de Dzogchen, qui lui transmit son œuvre majeure, *Les Treize Grands Traités*.

Avant que Shéchèn Gyaltsap ne meure, Khyentsé Rinpoché promit à son maître bien-aimé d'enseigner sans réserve le Dharma à quiconque le lui demanderait. Puis, de quinze à vingt-huit ans, il passa l'essentiel de son temps à méditer en retraite silencieuse. Il vivait dans des grottes ou des ermitages reculés, ou s'abritait simplement sous des surplombs rocheux dans les montagnes de la vallée de Denkhok.

Dilgo Khyentsé Rinpoché passa ensuite un grand nombre d'années auprès de Dzongsar Khyentsé Tcheukyi Lodreu (1896-1959) – une autre incarnation du premier Khyentsé – de qui il reçut les nombreuses initiations du recueil des *Trésors révélés* (tib. *rin chen gter mdzod*). Après quoi, Khyentsé Rinpoché émit le souhait de passer le reste de ses jours en méditation solitaire, mais Dzongsar Khyentsé Tcheukyi Lodreu lui répondit: «Le temps est venu pour toi d'enseigner et de transmettre les précieuses instructions que tu as reçues.» Dès lors, Khyentsé Rinpoché se consacra à cette œuvre avec l'inlassable énergie qui caractérise la lignée des Khyentsé.

Quand vint le temps de l'exil, Khyentsé Rinpoché voyagea dans les Himalayas, en Inde, en Asie du Sud-Est et en Occident pour transmettre et expliquer le Dharma à ses nombreux disciples. Sangyoum Lhamo, son épouse, et Rabjam Rinpoché, son petit-fils et héritier spirituel, l'accompagnèrent souvent.

Où qu'il se trouvât, il se levait à l'aube pour prier et méditer quelques heures, avant de poursuivre jusque tard dans la nuit une série ininterrompue d'activités. Chaque jour, il menait à bien une impressionnante quantité de travail avec une sérénité totale et, manifestement, sans le moindre effort. Quoi qu'il fit – et il était capable de concentrer son attention à la perfection sur plusieurs choses en même temps –, rien ne semblait altérer le cours toujours égal de sa vue, de sa méditation et de son action. Son enseignement et son mode de vie intégraient en un tout harmonieux les différents niveaux de la voie. Il fit aussi de vastes offrandes – plus d'un million de lampes au cours de sa vie – et partout où il allait, il secourait en grand nombre les pratiquants et les nécessiteux avec une telle discrétion que peu connaissent l'étendue réelle de sa générosité.

Pour Khyentsé Rinpoché, construire des stoupas et des monastères sur des lieux sacrés constituait un moyen de lutter contre les guerres, les épidémies et les famines, d'encourager la paix dans le monde et de propager les valeurs et les pratiques bouddhistes. Infatigablement, il fit donc bâtir et restaurer des stoupas, des monastères et des temples, que ce fût au Bhoutan, au Tibet, en Inde ou au Népal. Pour donner un exemple, après avoir reçu des prédictions inquiétantes quant à la paix au Bhoutan, il fit construire plusieurs temples dédiés à Padma-sambhava, et de nombreux grands stoupas. Au fil du temps, Khyentsé Rinpoché devint de la sorte l'un des maîtres les plus respectés de ce royaume, tant par le peuple que par la famille royale. Dans les années 80, Khyentsé Rinpoché put, à trois reprises, visiter longuement le Tibet. C'est ainsi qu'il eut l'occasion d'inaugurer le monastère de Shéchèn, reconstruit après sa

destruction lors de la Révolution culturelle. D'une manière ou d'une autre, Khyentsé Rinpoché contribua à la restauration de plus de deux cents temples et monastères tibétains, particulièrement ceux de Samyé, de Mindreuling et de Shéchèn. Il érigea aussi un nouveau stoupa en Inde, à Bodhgaya – où le bouddha Shakyamuni atteignit l'Éveil sous l'arbre de la Bodhi –, et il dessina les premiers plans des stoupas qu'il destinait aux sept grands lieux de pèlerinage dédiés au Bouddha en Inde du Nord.

Au Népal, il transplanta la riche tradition de Shéchèn dans un nouveau foyer, un élégant monastère près du grand stoupa de Bodhnath. Il y établit son siège et une importante communauté de moines y vit de nos jours sous la direction de son abbé, Rabjam Rinpoché. Souhaitant tout particulièrement qu'on perpétuât en ce lieu les enseignements bouddhistes dans leur pureté originelle, c'est-à-dire tels qu'ils furent étudiés et pratiqués au Tibet, Khyentsé Rinpoché eut à cœur de suivre avec beaucoup de soin l'éducation des jeunes lamas les plus prometteurs et les plus capables de perpétuer la tradition.

Khyentsé Rinpoché s'employa aussi, durant de nombreuses années, à rééditer le plus grand nombre possible d'ouvrages tibétains, car après avoir été méthodiquement détruits, ils n'existaient plus généralement qu'en un ou deux exemplaires. Il publia ainsi trois cents volumes de cet extraordinaire héritage, dont les *Cinq Trésors* de Jamgön Kongtrul. Jusqu'à la fin de sa vie, il chercha également à recevoir les lignées qu'il ne détenait pas encore, et à propager celles qu'il détenait. C'est ainsi qu'il transmit deux fois les cent huit volumes du *Kangyours** et cinq fois les soixante-trois volumes des *Trésors révélés*, sans compter d'innombrables autres enseignements.

Khyentsé Rinpoché se rendit pour la première fois en Occident en 1975. Il enseigna dans de nombreux pays, séjourna trois fois en Amérique du Nord, mais surtout revint régulièrement en France, en Dordogne, à Tashi Pelbar Ling, son siège européen. Là, des disciples du monde entier se retrouvaient

pour recevoir ses profonds enseignements. Plusieurs groupes de pratiquants purent même, sous sa direction spirituelle, y accomplir la traditionnelle retraite de trois ans.

Porté par ses vastes activités éveillées, Khyentsé Rinpoché consacra inlassablement sa vie à la préservation et à la propagation du Dharma. Sa plus grande satisfaction lui venait de ses disciples, quand ils mettaient véritablement les enseignements en pratique et transformaient leur vie en cultivant l'esprit d'Éveil et la compassion.

Bien que l'âge eût peu affecté la vigueur et l'énergie hors du commun de Khyentsé Rinpoché, les premiers signes de maladie apparurent au début de l'année 1991 alors qu'il enseignait à Bodhgaya. Il termina néanmoins son programme, puis se rendit à Dharamsala où, sans difficulté apparente, il donna durant un mois une série importante d'initiations et de transmissions de l'école nyingmapa au Dalai-lama, qui en faisait la requête depuis des années.

De retour au Népal, au fur et à mesure que le printemps avançait, la santé de Khyentsé Rinpoché se détériorait, de toute évidence, irrémédiablement. Il consacrait son temps à la prière et à la méditation silencieuse, et il n'en sortait que quelques heures par jour pour recevoir ceux qui en exprimaient le besoin. Puis il décida de faire une retraite de trois mois et demi au Bhoutan, en face de Paro Taktsang, le « Repaire du Tigre », l'un des hauts lieux bénis par Padmasambhava.

Une fois sa retraite achevée, Khyentsé Rinpoché rendit visite à plusieurs de ses disciples dans leurs ermitages. Il s'entretint avec eux du maître ultime, qui transcende la naissance, la mort et toute manifestation physique. Peu après, il montra de nouveau des signes de maladie. Le 27 septembre 1991, à la tombée de la nuit, il demanda à ses proches disciples de l'aider à s'asseoir bien droit. Aux premières heures du matin, sa respiration cessa et son esprit s'unit à l'espace absolu.

Trente-Sept Stances sur la pratique des bodhisattvas

Namo Lokeshvaraya

Mâitre suprême et vous, protecteur Tchenrézi,
Vous voyez que toutes choses ne vont ni ne viennent
Mais vous vous consacrez au seul bien des êtres.
Je vous rends constamment hommage avec le respect
de mon corps, de ma parole et de mon esprit.

Les parfaits bouddhas, source de bonheur
et de félicité,
Naissent de l'accomplissement du saint Dharma.
Comme pour accomplir le Dharma
il faut en connaître la pratique,
J'expliquerai ici la pratique des bodhisattvas.

- 1 Une fois acquis le vaisseau des libertés et des richesses,
si difficile à trouver,
S'appliquer jour et nuit sans distraction à l'écoute,
la réflexion et la méditation
Pour traverser avec tous les êtres l'océan du samsara,
C'est agir en bodhisattva.
- 2 Dans notre pays natal, le flot de l'attachement
envers nos proches nous submerge ;
Les flammes de la haine envers nos ennemis nous consomment ;
Obscurcis par l'ignorance, nous oublions
ce qui est à faire et à éviter :
Quitter la terre de ses pères, c'est agir en bodhisattva.
- 3 Loin des lieux néfastes, les émotions négatives
peu à peu s'évanouissent ;
Loin des distractions, une conduite vertueuse
naturellement se développe ;
De l'esprit clair surgit la confiance dans les enseignements :
S'établir dans la solitude, c'est agir en bodhisattva.
- 4 Les amis longtemps réunis un jour se séparent ;
Les biens acquis avec peine doivent être abandonnés ;
Même la conscience, cette voyageuse, quitte l'auberge du corps :
Renoncer aux préoccupations de cette vie,
c'est agir en bodhisattva.
- 5 En mauvaise compagnie, les trois poisons ne cessent de croître,
L'écoute, la réflexion et la méditation se détériorent,
L'amour et la compassion se réduisent à néant :
Renoncer à ces mauvais amis, c'est agir en bodhisattva.
- 6 En prenant appui sur un ami spirituel, les défauts s'épuisent
Et les qualités croissent comme la lune montante.
Aimer cet être sublime plus que soi-même,
C'est agir en bodhisattva.